

vic Solenne, qui auront lieu le lundi 25 dudit mois, à 9 heures 1/2, et aux Vigiles, qui seront chantées le même jour, à 8 heures, en l'église de Sainte-Elizabeth, à Roubaix. L'Assemblée à la maison mortuaire, rue de Lannoy, 87.

Les amis et connaissances de la famille TRUFFAUT-FRÉCHET qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part du décès de Monsieur ANTOINE TRUFFAUT-FRÉCHET, capitaine en retraite, chevalier de la Légion-d'Honneur, décédé subitement à Roubaix, le 23 janvier 1884, dans sa 51e année, sont priés de considérer le présent avis comme un tenant lieu de bien vouloir assister à la Messe de Convoi, qui sera célébrée le dimanche 25 courant, à 9 heures, aux Vigiles, qui seront chantées le dimanche 25, à 8 heures 1/2, et aux Convois et Services Solennels, qui auront lieu le lundi 26 dudit mois, à 9 heures 1/2, en l'église de Sainte-Martin, à Roubaix. — L'Assemblée à la maison mortuaire, boulevard Gambetta, 5.

Les amis et connaissances de la famille BATAILLE-BAYART qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part du décès de Madame Marie-Jeanne BATAILLE-BAYART, décédée à Roubaix, le 23 janvier 1884, dans sa 78e année, sont priés de considérer le présent avis comme un tenant lieu de bien vouloir assister à la Messe de Convoi, qui sera célébrée le dimanche 25 courant, à 9 heures, aux Vigiles, qui seront chantées le dimanche 25, à 8 heures 1/2, et aux Convois et Services Solennels, qui auront lieu le lundi 26 dudit mois, à 9 heures 1/2, en l'église de Sainte-Martin, à Roubaix. — L'Assemblée à la maison mortuaire, rue de Lannoy, 87.

Les amis et connaissances de la famille SALEMBIER, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part du décès de Madame Marie-Jeanne SALEMBIER, décédée à Roubaix, le 23 janvier 1884, dans sa 78e année, sont priés de considérer le présent avis comme un tenant lieu de bien vouloir assister à la Messe de Convoi, qui sera célébrée le dimanche 25 courant, à 9 heures, aux Vigiles, qui seront chantées le dimanche 25, à 8 heures 1/2, et aux Convois et Services Solennels, qui auront lieu le lundi 26 dudit mois, à 9 heures 1/2, en l'église de Sainte-Martin, à Roubaix. — L'Assemblée à la maison mortuaire, rue de Lannoy, 87.

Les amis et connaissances de la famille VIGIN qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part du décès de Madame Marie-Jeanne VIGIN, décédée à Roubaix, le 23 janvier 1884, dans sa 78e année, sont priés de considérer le présent avis comme un tenant lieu de bien vouloir assister à la Messe de Convoi, qui sera célébrée le dimanche 25 courant, à 9 heures, aux Vigiles, qui seront chantées le dimanche 25, à 8 heures 1/2, et aux Convois et Services Solennels, qui auront lieu le lundi 26 dudit mois, à 9 heures 1/2, en l'église de Sainte-Martin, à Roubaix. — L'Assemblée à la maison mortuaire, rue de Lannoy, 87.

Les amis et connaissances de la famille DELSAUX-DUGAUCIER, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part du décès de Madame Marie-Jeanne DELSAUX-DUGAUCIER, décédée à Roubaix, le 23 janvier 1884, dans sa 78e année, sont priés de considérer le présent avis comme un tenant lieu de bien vouloir assister à la Messe de Convoi, qui sera célébrée le dimanche 25 courant, à 9 heures, aux Vigiles, qui seront chantées le dimanche 25, à 8 heures 1/2, et aux Convois et Services Solennels, qui auront lieu le lundi 26 dudit mois, à 9 heures 1/2, en l'église de Sainte-Martin, à Roubaix. — L'Assemblée à la maison mortuaire, rue de Lannoy, 87.

Les amis et connaissances de la famille CASTELAIN, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part du décès de Madame Marie-Jeanne CASTELAIN, décédée à Roubaix, le 23 janvier 1884, dans sa 78e année, sont priés de considérer le présent avis comme un tenant lieu de bien vouloir assister à la Messe de Convoi, qui sera célébrée le dimanche 25 courant, à 9 heures, aux Vigiles, qui seront chantées le dimanche 25, à 8 heures 1/2, et aux Convois et Services Solennels, qui auront lieu le lundi 26 dudit mois, à 9 heures 1/2, en l'église de Sainte-Martin, à Roubaix. — L'Assemblée à la maison mortuaire, rue de Lannoy, 87.

Les amis et connaissances de la famille NOTRE-DAME, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part du décès de Madame Marie-Jeanne NOTRE-DAME, décédée à Roubaix, le 23 janvier 1884, dans sa 78e année, sont priés de considérer le présent avis comme un tenant lieu de bien vouloir assister à la Messe de Convoi, qui sera célébrée le dimanche 25 courant, à 9 heures, aux Vigiles, qui seront chantées le dimanche 25, à 8 heures 1/2, et aux Convois et Services Solennels, qui auront lieu le lundi 26 dudit mois, à 9 heures 1/2, en l'église de Sainte-Martin, à Roubaix. — L'Assemblée à la maison mortuaire, rue de Lannoy, 87.

Les amis et connaissances de la famille DELHAYE, qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part du décès de Madame Marie-Jeanne DELHAYE, décédée à Roubaix, le 23 janvier 1884, dans sa 78e année, sont priés de considérer le présent avis comme un tenant lieu de bien vouloir assister à la Messe de Convoi, qui sera célébrée le dimanche 25 courant, à 9 heures, aux Vigiles, qui seront chantées le dimanche 25, à 8 heures 1/2, et aux Convois et Services Solennels, qui auront lieu le lundi 26 dudit mois, à 9 heures 1/2, en l'église de Sainte-Martin, à Roubaix. — L'Assemblée à la maison mortuaire, rue de Lannoy, 87.

ché, à quatre heures; le cadavre d'un ouvrier de Buerhout, nommé Joseph Schollicks, âgé de vingt ans. Le second cadavre n'a pas encore été retrouvé, bien que les recherches aient continué ce matin, sous la direction de l'autorité.

Ce matin, on est passé dans la partie du fossé comprise entre le Schyn et la porte de Bréda. A 250 mètres de là, à un endroit que l'on traverse ordinairement à gué en grand, un passant, vers trois heures, a vu un grand trou et a été aussitôt accompagné. Vivement alarmé, il requit l'assistance d'un charretier, qui est descendu avec lui dans le fossé.

A proximité du trou, dans la transparence de la glace, il vit deux hommes se débattant. Puis, glissant leurs bras sous la surface congelée, ils amenèrent le cadavre d'un enfant de neuf ans, Edouard Wauters, comme il a été reconnu plus tard. Sa mort remonte à plusieurs heures.

Angleur. — Un train de voyageurs a été pris de s'échapper, hier, vers 5 heures du matin, à Quincaux, près du Val-Benoît, par une machine de manoeuvres. Il n'y a eu heureusement que des dégâts matériels.

Le 6 courant, le maître de poste de Neuzung, nommé Pezi, partit pour Linc, où il ne devait passer que quelques heures; d'après pendant sept jours et revint au bout de ce temps, dépouillé d'une partie de ses effets. Il était parti dans le chemin de fer, il avait rencontré un individu qui l'avait salué en l'appelant par son nom. D'abord, Pezi se méfia; puis il répondit aux avances de son compagnon, qui se disait agent d'une compagnie d'assurances, et finit par monter avec lui dans un fiacre, qui devait le conduire au même hôtel. Lorsque furent installés dans la voiture, l'étranger offrit à Pezi une prise de tabac. Celui-ci l'accepta, et, après l'avoir humecté, tomba dans un sommeil léthargique. Quand il en sortit, il était écroulé à côté de son compagnon, mais le fiacre filait en rase campagne.

Pezi restait dans un état de demi-conscience, et se sentait incapable de prendre et d'exécuter une décision énergique. Il essaya d'interroger le soldat-égaré d'assurances, qui conserva un mutisme absolu. Enfin, après avoir roulé assez longtemps, la voiture s'arrêta devant une maison de paysans. On fit descendre le maître de poste, qui passa quelques jours dans une chambre de cette maison, nourri et servi par des gens qui semblaient s'occuper de lui avec sollicitude. Au bout de ce temps, un inconnu se fit remonter au fiacre, et le conduisit à une station de chemin de fer. Là, Pezi retrouva son ancien compagnon, qui lui rendit le passetout et la sacoche dont il avait dépouillé. Il remit un billet pour la station où il devait descendre, et l'emballa dans un compartiment. En route, le maître de poste eut l'idée d'ouvrir la sacoche et constata qu'elle était vide.

Un Obit Solennel du Mois sera célébré en l'église de Sainte-Elizabeth, à Roubaix, le lundi 25 janvier 1884, à 9 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur Ernest-Jean DELSAUX, époux de Dame Clémentine LUCQUIER, décédé à Roubaix, le 23 décembre 1883, à l'âge de 62 ans, administré des Sacraments de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme un tenant lieu.

Un Obit Solennel du Mois sera célébré en l'église de Sainte-Elizabeth, à Roubaix, le lundi 25 janvier 1884, à 9 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur Louis CASTELAIN, époux de Dame Marie-Anne, décédé à Roubaix, le 20 décembre 1883, à l'âge de 62 ans, administré des Sacraments de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme un tenant lieu.

Un Obit Solennel du Mois sera célébré en l'église de Sainte-Elizabeth, à Roubaix, le lundi 25 janvier 1884, à 9 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur Louis DELHAYE, époux de Madame Antoinette NOLLAT, décédée à Roubaix, le 23 janvier 1884, à l'âge de 62 ans, administré des Sacraments de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme un tenant lieu.

— Comment, lui, c'est impossible !
— Une balle dans le ventre, mon capitaine, c'est moi qui l'ai ramassé, mais dépêchez-vous, il vous en faut ! Je crois qu'il n'y a pas de temps à perdre.

Nous pourrions donc à l'ambulance, et mon cœur se serrait à la vue de ces tentes surmontées d'un drapeau rouge qui, dans la nuit, paraissent noir. — Il est loir, dit mon guide en désignant la première ambulance.

— J'entre et je vois à la lueur d'une lanterne non pauvre Léopold étendu sur un matelas, et si pâle qu'il ne paraît plus être qu'un cadavre. Il venait de s'évanouir à la suite d'un sondage. Le docteur était à genoux et essayait les mains à son tablier anéanti.

— Ah ! c'est toi, dit Marceau, mon pauvre Brunner, tu perds un fameux ami, et l'armée un fier soldat.

— C'est donc fini !
— Pas tout à fait, mais il n'y a pas de ressource. La balle est venue de bas en haut; le diaphragme est traversé. L'hémorragie et la suffocation l'emportent. Il en a pour deux ou trois heures; attends; je reviens peut-être à lui. Du reste, une mort assez douce, si s'éteint sans souffrir. Moi, je vais voir les autres; ces gueux d'Arabes m'ont fait de la besogne aujour'hui.

— J'essayerai de le retener, si je suis obligé de chercher, d'inventer quelque chose, de faire un miracle pour le salut de mon ami. Il me regarda d'un air triste, me serra les deux mains et sortit en levant le bras pour me repousser. Alors je me rabistai sur le brayagier qui m'avait amené là, et je remarquai seulement qu'il portait le bras droit en écharpe. C'était un caporal de la ligne; le général l'avait ramené en état de santé avec vingt hommes de sa compagnie, pour renforcer l'arrière-garde et il avait pris part à la dernière moitié du combat. Il me conta comment on avait dû faire plus de vingt retours offensifs dans le district de Stary (Autriche), encore en avait-on laissé trois ou quatre aux mains de l'ennemi. Lui-même avait été sauvé par son pauvre poitrinaire; c'était avec son fusil que Léopold avait chargé les Arabes.

— Mon capitaine, dit-il, j'ai juré que me de Gardelux a fait des choses impossibles. Sa technique est haïe et la baïonnette de mon fusil l'ordure. Malheureusement, le pied lui a manqué dans un ravissement, et il est tombé sur son nez. Je me suis précipité à l'instant, l'ai tiré presque à bout portant. Tout le monde l'a cru fini; nous sommes revenus tous les deux sur le même caquet, et il m'a dit qu'il n'y avait rien de grave. Il m'a demandé après vous : mon bras était bandé; je me suis lancé à vos trousses. Avez-vous que lui devrais bien ?

— Je renvoyai ce pauvre diable à son lit, et je m'assis par terre au chevet de Léopold. Vous souvenez-vous que je vous dévidai la série de mes méditations, hein ?
— Ce serait un peu long, mes amis, et pas drôle du tout.

— Vars trois heures, j'étais dans une espèce d'abrutissement fait de douleur et de fatigue, quand l'on tendit appeler : Charles !
— La voix semblait sortir de terre; il s'en fallait bien peu, on ne trompa pas.

— Comment, lui, c'est impossible !
— Une balle dans le ventre, mon capitaine, c'est moi qui l'ai ramassé, mais dépêchez-vous, il vous en faut ! Je crois qu'il n'y a pas de temps à perdre.

Nous pourrions donc à l'ambulance, et mon cœur se serrait à la vue de ces tentes surmontées d'un drapeau rouge qui, dans la nuit, paraissent noir. — Il est loir, dit mon guide en désignant la première ambulance.

— J'entre et je vois à la lueur d'une lanterne non pauvre Léopold étendu sur un matelas, et si pâle qu'il ne paraît plus être qu'un cadavre. Il venait de s'évanouir à la suite d'un sondage. Le docteur était à genoux et essayait les mains à son tablier anéanti.

— Ah ! c'est toi, dit Marceau, mon pauvre Brunner, tu perds un fameux ami, et l'armée un fier soldat.

— C'est donc fini !
— Pas tout à fait, mais il n'y a pas de ressource. La balle est venue de bas en haut; le diaphragme est traversé. L'hémorragie et la suffocation l'emportent. Il en a pour deux ou trois heures; attends; je reviens peut-être à lui. Du reste, une mort assez douce, si s'éteint sans souffrir. Moi, je vais voir les autres; ces gueux d'Arabes m'ont fait de la besogne aujour'hui.

— J'essayerai de le retener, si je suis obligé de chercher, d'inventer quelque chose, de faire un miracle pour le salut de mon ami. Il me regarda d'un air triste, me serra les deux mains et sortit en levant le bras pour me repousser. Alors je me rabistai sur le brayagier qui m'avait amené là, et je remarquai seulement qu'il portait le bras droit en écharpe. C'était un caporal de la ligne; le général l'avait ramené en état de santé avec vingt hommes de sa compagnie, pour renforcer l'arrière-garde et il avait pris part à la dernière moitié du combat. Il me conta comment on avait dû faire plus de vingt retours offensifs dans le district de Stary (Autriche), encore en avait-on laissé trois ou quatre aux mains de l'ennemi. Lui-même avait été sauvé par son pauvre poitrinaire; c'était avec son fusil que Léopold avait chargé les Arabes.

— Mon capitaine, dit-il, j'ai juré que me de Gardelux a fait des choses impossibles. Sa technique est haïe et la baïonnette de mon fusil l'ordure. Malheureusement, le pied lui a manqué dans un ravissement, et il est tombé sur son nez. Je me suis précipité à l'instant, l'ai tiré presque à bout portant. Tout le monde l'a cru fini; nous sommes revenus tous les deux sur le même caquet, et il m'a dit qu'il n'y avait rien de grave. Il m'a demandé après vous : mon bras était bandé; je me suis lancé à vos trousses. Avez-vous que lui devrais bien ?

— Je renvoyai ce pauvre diable à son lit, et je m'assis par terre au chevet de Léopold. Vous souvenez-vous que je vous dévidai la série de mes méditations, hein ?
— Ce serait un peu long, mes amis, et pas drôle du tout.

— Vars trois heures, j'étais dans une espèce d'abrutissement fait de douleur et de fatigue, quand l'on tendit appeler : Charles !
— La voix semblait sortir de terre; il s'en fallait bien peu, on ne trompa pas.

— Comment, lui, c'est impossible !
— Une balle dans le ventre, mon capitaine, c'est moi qui l'ai ramassé, mais dépêchez-vous, il vous en faut ! Je crois qu'il n'y a pas de temps à perdre.

Nous pourrions donc à l'ambulance, et mon cœur se serrait à la vue de ces tentes surmontées d'un drapeau rouge qui, dans la nuit, paraissent noir. — Il est loir, dit mon guide en désignant la première ambulance.

— J'entre et je vois à la lueur d'une lanterne non pauvre Léopold étendu sur un matelas, et si pâle qu'il ne paraît plus être qu'un cadavre. Il venait de s'évanouir à la suite d'un sondage. Le docteur était à genoux et essayait les mains à son tablier anéanti.

— Ah ! c'est toi, dit Marceau, mon pauvre Brunner, tu perds un fameux ami, et l'armée un fier soldat.

— C'est donc fini !
— Pas tout à fait, mais il n'y a pas de ressource. La balle est venue de bas en haut; le diaphragme est traversé. L'hémorragie et la suffocation l'emportent. Il en a pour deux ou trois heures; attends; je reviens peut-être à lui. Du reste, une mort assez douce, si s'éteint sans souffrir. Moi, je vais voir les autres; ces gueux d'Arabes m'ont fait de la besogne aujour'hui.

— J'essayerai de le retener, si je suis obligé de chercher, d'inventer quelque chose, de faire un miracle pour le salut de mon ami. Il me regarda d'un air triste, me serra les deux mains et sortit en levant le bras pour me repousser. Alors je me rabistai sur le brayagier qui m'avait amené là, et je remarquai seulement qu'il portait le bras droit en écharpe. C'était un caporal de la ligne; le général l'avait ramené en état de santé avec vingt hommes de sa compagnie, pour renforcer l'arrière-garde et il avait pris part à la dernière moitié du combat. Il me conta comment on avait dû faire plus de vingt retours offensifs dans le district de Stary (Autriche), encore en avait-on laissé trois ou quatre aux mains de l'ennemi. Lui-même avait été sauvé par son pauvre poitrinaire; c'était avec son fusil que Léopold avait chargé les Arabes.

— Mon capitaine, dit-il, j'ai juré que me de Gardelux a fait des choses impossibles. Sa technique est haïe et la baïonnette de mon fusil l'ordure. Malheureusement, le pied lui a manqué dans un ravissement, et il est tombé sur son nez. Je me suis précipité à l'instant, l'ai tiré presque à bout portant. Tout le monde l'a cru fini; nous sommes revenus tous les deux sur le même caquet, et il m'a dit qu'il n'y avait rien de grave. Il m'a demandé après vous : mon bras était bandé; je me suis lancé à vos trousses. Avez-vous que lui devrais bien ?

— Je renvoyai ce pauvre diable à son lit, et je m'assis par terre au chevet de Léopold. Vous souvenez-vous que je vous dévidai la série de mes méditations, hein ?
— Ce serait un peu long, mes amis, et pas drôle du tout.

— Vars trois heures, j'étais dans une espèce d'abrutissement fait de douleur et de fatigue, quand l'on tendit appeler : Charles !
— La voix semblait sortir de terre; il s'en fallait bien peu, on ne trompa pas.

— Comment, lui, c'est impossible !
— Une balle dans le ventre, mon capitaine, c'est moi qui l'ai ramassé, mais dépêchez-vous, il vous en faut ! Je crois qu'il n'y a pas de temps à perdre.

Nous pourrions donc à l'ambulance, et mon cœur se serrait à la vue de ces tentes surmontées d'un drapeau rouge qui, dans la nuit, paraissent noir. — Il est loir, dit mon guide en désignant la première ambulance.

— J'entre et je vois à la lueur d'une lanterne non pauvre Léopold étendu sur un matelas, et si pâle qu'il ne paraît plus être qu'un cadavre. Il venait de s'évanouir à la suite d'un sondage. Le docteur était à genoux et essayait les mains à son tablier anéanti.

— Ah ! c'est toi, dit Marceau, mon pauvre Brunner, tu perds un fameux ami, et l'armée un fier soldat.

— C'est donc fini !
— Pas tout à fait, mais il n'y a pas de ressource. La balle est venue de bas en haut; le diaphragme est traversé. L'hémorragie et la suffocation l'emportent. Il en a pour deux ou trois heures; attends; je reviens peut-être à lui. Du reste, une mort assez douce, si s'éteint sans souffrir. Moi, je vais voir les autres; ces gueux d'Arabes m'ont fait de la besogne aujour'hui.

— J'essayerai de le retener, si je suis obligé de chercher, d'inventer quelque chose, de faire un miracle pour le salut de mon ami. Il me regarda d'un air triste, me serra les deux mains et sortit en levant le bras pour me repousser. Alors je me rabistai sur le brayagier qui m'avait amené là, et je remarquai seulement qu'il portait le bras droit en écharpe. C'était un caporal de la ligne; le général l'avait ramené en état de santé avec vingt hommes de sa compagnie, pour renforcer l'arrière-garde et il avait pris part à la dernière moitié du combat. Il me conta comment on avait dû faire plus de vingt retours offensifs dans le district de Stary (Autriche), encore en avait-on laissé trois ou quatre aux mains de l'ennemi. Lui-même avait été sauvé par son pauvre poitrinaire; c'était avec son fusil que Léopold avait chargé les Arabes.

— Mon capitaine, dit-il, j'ai juré que me de Gardelux a fait des choses impossibles. Sa technique est haïe et la baïonnette de mon fusil l'ordure. Malheureusement, le pied lui a manqué dans un ravissement, et il est tombé sur son nez. Je me suis précipité à l'instant, l'ai tiré presque à bout portant. Tout le monde l'a cru fini; nous sommes revenus tous les deux sur le même caquet, et il m'a dit qu'il n'y avait rien de grave. Il m'a demandé après vous : mon bras était bandé; je me suis lancé à vos trousses. Avez-vous que lui devrais bien ?

— Je renvoyai ce pauvre diable à son lit, et je m'assis par terre au chevet de Léopold. Vous souvenez-vous que je vous dévidai la série de mes méditations, hein ?
— Ce serait un peu long, mes amis, et pas drôle du tout.

— Vars trois heures, j'étais dans une espèce d'abrutissement fait de douleur et de fatigue, quand l'on tendit appeler : Charles !
— La voix semblait sortir de terre; il s'en fallait bien peu, on ne trompa pas.

FAITS DIVERS

Un vol mystérieux. — Une aventure extrêmement curieuse, et même un peu invraisemblable, vient de se passer dans le district de Stary (Autriche). Voici, en attendant le résultat de l'information judiciaire, la romanesque histoire que rapportent et commentent en ce moment les journaux autrichiens :

Le 6 courant, le maître de poste de Neuzung, nommé Pezi, partit pour Linc, où il ne devait passer que quelques heures; d'après pendant sept jours et revint au bout de ce temps, dépouillé d'une partie de ses effets. Il était parti dans le chemin de fer, il avait rencontré un individu qui l'avait salué en l'appelant par son nom. D'abord, Pezi se méfia; puis il répondit aux avances de son compagnon, qui se disait agent d'une compagnie d'assurances, et finit par monter avec lui dans un fiacre, qui devait le conduire au même hôtel. Lorsque furent installés dans la voiture, l'étranger offrit à Pezi une prise de tabac. Celui-ci l'accepta, et, après l'avoir humecté, tomba dans un sommeil léthargique. Quand il en sortit, il était écroulé à côté de son compagnon, mais le fiacre filait en rase campagne.

Pezi restait dans un état de demi-conscience, et se sentait incapable de prendre et d'exécuter une décision énergique. Il essaya d'interroger le soldat-égaré d'assurances, qui conserva un mutisme absolu. Enfin, après avoir roulé assez longtemps, la voiture s'arrêta devant une maison de paysans. On fit descendre le maître de poste, qui passa quelques jours dans une chambre de cette maison, nourri et servi par des gens qui semblaient s'occuper de lui avec sollicitude. Au bout de ce temps, un inconnu se fit remonter au fiacre, et le conduisit à une station de chemin de fer. Là, Pezi retrouva son ancien compagnon, qui lui rendit le passetout et la sacoche dont il avait dépouillé.

Il remit un billet pour la station où il devait descendre, et l'emballa dans un compartiment. En route, le maître de poste eut l'idée d'ouvrir la sacoche et constata qu'elle était vide.

Un Obit Solennel du Mois sera célébré en l'église de Sainte-Elizabeth, à Roubaix, le lundi 25 janvier 1884, à 9 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur Ernest-Jean DELSAUX, époux de Dame Clémentine LUCQUIER, décédé à Roubaix, le 23 décembre 1883, à l'âge de 62 ans, administré des Sacraments de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme un tenant lieu.

Un Obit Solennel du Mois sera célébré en l'église de Sainte-Elizabeth, à Roubaix, le lundi 25 janvier 1884, à 9 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur Louis CASTELAIN, époux de Dame Marie-Anne, décédé à Roubaix, le 20 décembre 1883, à l'âge de 62 ans, administré des Sacraments de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme un tenant lieu.

Un Obit Solennel du Mois sera célébré en l'église de Sainte-Elizabeth, à Roubaix, le lundi 25 janvier 1884, à 9 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur Louis DELHAYE, époux de Madame Antoinette NOLLAT, décédée à Roubaix, le 23 janvier 1884, à l'âge de 62 ans, administré des Sacraments de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme un tenant lieu.

FAITS DIVERS

Un vol mystérieux. — Une aventure extrêmement curieuse, et même un peu invraisemblable, vient de se passer dans le district de Stary (Autriche). Voici, en attendant le résultat de l'information judiciaire, la romanesque histoire que rapportent et commentent en ce moment les journaux autrichiens :

Le 6 courant, le maître de poste de Neuzung, nommé Pezi, partit pour Linc, où il ne devait passer que quelques heures; d'après pendant sept jours et revint au bout de ce temps, dépouillé d'une partie de ses effets. Il était parti dans le chemin de fer, il avait rencontré un individu qui l'avait salué en l'appelant par son nom. D'abord, Pezi se méfia; puis il répondit aux avances de son compagnon, qui se disait agent d'une compagnie d'assurances, et finit par monter avec lui dans un fiacre, qui devait le conduire au même hôtel. Lorsque furent installés dans la voiture, l'étranger offrit à Pezi une prise de tabac. Celui-ci l'accepta, et, après l'avoir humecté, tomba dans un sommeil léthargique. Quand il en sortit, il était écroulé à côté de son compagnon, mais le fiacre filait en rase campagne.

Pezi restait dans un état de demi-conscience, et se sentait incapable de prendre et d'exécuter une décision énergique. Il essaya d'interroger le soldat-égaré d'assurances, qui conserva un mutisme absolu. Enfin, après avoir roulé assez longtemps, la voiture s'arrêta devant une maison de paysans. On fit descendre le maître de poste, qui passa quelques jours dans une chambre de cette maison, nourri et servi par des gens qui semblaient s'occuper de lui avec sollicitude. Au bout de ce temps, un inconnu se fit remonter au fiacre, et le conduisit à une station de chemin de fer. Là, Pezi retrouva son ancien compagnon, qui lui rendit le passetout et la sacoche dont il avait dépouillé.

Il remit un billet pour la station où il devait descendre, et l'emballa dans un compartiment. En route, le maître de poste eut l'idée d'ouvrir la sacoche et constata qu'elle était vide.

Un Obit Solennel du Mois sera célébré en l'église de Sainte-Elizabeth, à Roubaix, le lundi 25 janvier 1884, à 9 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur Ernest-Jean DELSAUX, époux de Dame Clémentine LUCQUIER, décédé à Roubaix, le 23 décembre 1883, à l'âge de 62 ans, administré des Sacraments de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme un tenant lieu.

Un Obit Solennel du Mois sera célébré en l'église de Sainte-Elizabeth, à Roubaix, le lundi 25 janvier 1884, à 9 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur Louis CASTELAIN, époux de Dame Marie-Anne, décédé à Roubaix, le 20 décembre 1883, à l'âge de 62 ans, administré des Sacraments de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme un tenant lieu.

Un Obit Solennel du Mois sera célébré en l'église de Sainte-Elizabeth, à Roubaix, le lundi 25 janvier 1884, à 9 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur Louis DELHAYE, époux de Madame Antoinette NOLLAT, décédée à Roubaix, le 23 janvier 1884, à l'âge de 62 ans, administré des Sacraments de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme un tenant lieu.

FAITS DIVERS

Un vol mystérieux. — Une aventure extrêmement curieuse, et même un peu invraisemblable, vient de se passer dans le district de Stary (Autriche). Voici, en attendant le résultat de l'information judiciaire, la romanesque histoire que rapportent et commentent en ce moment les journaux autrichiens :

Le 6 courant, le maître de poste de Neuzung, nommé Pezi, partit pour Linc, où il ne devait passer que quelques heures; d'après pendant sept jours et revint au bout de ce temps, dépouillé d'une partie de ses effets. Il était parti dans le chemin de fer, il avait rencontré un individu qui l'avait salué en l'appelant par son nom. D'abord, Pezi se méfia; puis il répondit aux avances de son compagnon, qui se disait agent d'une compagnie d'assurances, et finit par monter avec lui dans un fiacre, qui devait le conduire au même hôtel. Lorsque furent installés dans la voiture, l'étranger offrit à Pezi une prise de tabac. Celui-ci l'accepta, et, après l'avoir humecté, tomba dans un sommeil léthargique. Quand il en sortit, il était écroulé à côté de son compagnon, mais le fiacre filait en rase campagne.

Pezi restait dans un état de demi-conscience, et se sentait incapable de prendre et d'exécuter une décision énergique. Il essaya d'interroger le soldat-égaré d'assurances, qui conserva un mutisme absolu. Enfin, après avoir roulé assez longtemps, la voiture s'arrêta devant une maison de paysans. On fit descendre le maître de poste, qui passa quelques jours dans une chambre de cette maison, nourri et servi par des gens qui semblaient s'occuper de lui avec sollicitude. Au bout de ce temps, un inconnu se fit remonter au fiacre, et le conduisit à une station de chemin de fer. Là, Pezi retrouva son ancien compagnon, qui lui rendit le passetout et la sacoche dont il avait dépouillé.

Il remit un billet pour la station où il devait descendre, et l'emballa dans un compartiment. En route, le maître de poste eut l'idée d'ouvrir la sacoche et constata qu'elle était vide.

Un Obit Solennel du Mois sera célébré en l'église de Sainte-Elizabeth, à Roubaix, le lundi 25 janvier 1884, à 9 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur Ernest-Jean DELSAUX, époux de Dame Clémentine LUCQUIER, décédé à Roubaix, le 23 décembre 1883, à l'âge de 62 ans, administré des Sacraments de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme un tenant lieu.

Un Obit Solennel du Mois sera célébré en l'église de Sainte-Elizabeth, à Roubaix, le lundi 25 janvier 1884, à 9 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur Louis CASTELAIN, époux de Dame Marie-Anne, décédé à Roubaix, le 20 décembre 1883, à l'âge de 62 ans, administré des Sacraments de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme un tenant lieu.

Un Obit Solennel du Mois sera célébré en l'église de Sainte-Elizabeth, à Roubaix, le lundi 25 janvier 1884, à 9 heures, pour le repos de l'âme de Monsieur Louis DELHAYE, époux de Madame Antoinette NOLLAT, décédée à Roubaix, le 23 janvier 1884, à l'âge de 62 ans, administré des Sacraments de notre mère la Sainte-Eglise. — Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire-part, sont priées de considérer le présent avis comme un tenant lieu.

FAITS DIVERS

Un vol mystérieux. — Une aventure extrêmement curieuse, et même un peu invraisemblable, vient de se passer dans le district de Stary (Autriche). Voici, en attendant le résultat de l'information judiciaire, la romanesque histoire que rapportent et commentent en ce moment les journaux autrichiens :

Le 6 courant, le maître de poste de Neuzung, nommé Pezi, partit pour Linc, où il ne devait passer que quelques heures; d'après pendant sept jours et revint au bout de ce temps, dépouillé d'une partie de ses effets. Il était parti dans le chemin de fer, il avait rencontré un individu qui l'avait salué en l'appelant par son nom. D'abord, Pezi se méfia; puis il répondit aux avances de son compagnon, qui se disait agent d'une compagnie d'assurances, et finit par monter avec lui dans un fiacre, qui devait le conduire au même hôtel. Lorsque furent installés dans la voiture, l'étranger offrit à Pezi une prise de tabac. Celui-ci l'accepta, et, après l'avoir humecté, tomba dans un sommeil léthargique. Quand il en sortit, il était écroulé à côté de son compagnon, mais le fiacre filait en rase campagne.

Pezi restait dans un état de demi-conscience, et se sentait incapable de prendre et d'exécuter une décision énergique. Il essaya d'interroger le soldat-égaré d'assurances, qui conserva un mutisme absolu. Enfin, après avoir roulé assez longtemps, la voiture s'arrêta devant une maison de paysans. On fit descendre le maître de poste, qui passa quelques jours dans une chambre de cette maison, nourri et servi par des gens qui semblaient s'occuper de lui avec sollicitude. Au bout de ce temps, un inconnu se fit remonter au fiacre, et le conduisit à une station de chemin de fer. Là, Pezi retrouva son ancien compagnon, qui lui rendit le passetout et la sacoche dont il avait dépouillé.

Il remit un billet pour la station où il devait descendre, et l'emballa dans un compartiment. En route, le maître de poste eut l'idée d'ouvrir la sacoche et constata qu'elle était vide.